2e Année. — N° 101 (avec patrons).

Dimanche 7 Décembre 1873

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Robe de taffetas. — Costume de fillette de huit ans. — Toilette de ville. — Toilette du matin. — Toilette de sortie. — Manteau de matin. — Jaquette de matin. — Veste Amazone. — Plastron élégant. — Gilet-plastron (Devant et dos). — Quatre chapeaux : Montpensier, Cléopâtre, Marie-Antoinette, Élisabeth. — Chausson au crochet tunisien. — Deux dessous de lampe ou de plateau. — Deux ceintures de fantaisie. — Trois boucles. — Rébus.
SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de Broderies et de Patrons.

1. ROBE DE TAFFETAS. 2. COSTUME DE FILLETTE DE 8 ANS. 3. TOILETTE DE VILLE — MODÈLE DE Mme ÉLISE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Robe de taffetas gris à mille raies avec ornements de velours ou de taffetas noir. Les lés de devant sont garnis dans le bas d'un volant gradué monté à gros plis creux, lequel est surmonté d'un plissé double, également gradué, bordé en tête et en pied d'un biais de faille ou de velours noir. Le même ornement se répète à tous les volants recouvrant les lés de derrière. Ces deux parties de la jupe sont séparées par deux grandes quilles plissées à la vieille; ces quilles, prises dans l'étoffe même de la robe, sont doublées de noir; ces quilles, plus larges du haut que du bas, forment pyramides. La tunique est également partagée en deux; les quilles retiennent et arrêtent la partie de derrière. Celle-ci est un peu gonflée en pouf par des plis creux en travers et simplement ornée d'un volant semblable à ceux de la jupe; devant, elle forme grand tablier ou basques prolongées, car elle tient au corsage, se boutonnant comme lui sur le devant, en redingote; un large biais noir surmontant une frange couponnée, encadre ce tablier; le corsage, à col carcan, est ouvert en cœur devant; par derrière, il est à simple petite basque postillon. — Modèle de Mme Élise, 64, rue Richelieu.

4. MANTEAU DE MATIN.

5. VESTE AMAZONE.

2. Toilette de fillette de huit ans. — Robe de popeline de laine gris feutre, agrémentée de taffetas bleu. La jupe se trouve partagée en deux parties; les lés de devant sont garnis d'un volant de 15 centimètres, au-dessus duquel se trouvent deux autres volants bien fournis; le dernier, à tête, est complété par une ruche de taffetas bleu. Deux quilles bouillonnées, encadrées de ruches bleues, séparent les deux côtés. Par derrière, le haut de la jupe est gonflé en ballon, pour retomber sur trois petits volants égaux, lisérés d'un biais de taffetas bleu. Corsage à basques arrondies et fendues, garni de ruche; il est ouvert en cœur sur la poitrine et laisse voir une chemisette à plis réguliers, chemisette terminée par une fraise mignonne.

8. GILET PLASTRON (DOS). — MODÈLE DE M. KINGSBURY.

7. PLASTRON ÉLÉGANT.

3. Toilette de ville. — Robe de faille et de pékin alternés. Le fond de la robe est en faille noire et les ornements pris dans ces beaux pékins aux rayures satinées qui produisent si bel effet.

Le devant de la jupe est garni de deux volants d'étoffe montés à plis plats, au-dessus desquels se trouve une ruche de l'étoffe satinée.

Les lés de derrière sont entièrement recouverts de volants disposés ainsi : deux volants de faille lisérés d'un biais de l'étoffe rayée, un volant plissé de cette même étoffe, puis au-dessus deux autres volants semblables aux deux premiers et surmontés d'un second volant plissé, puis enfin, au-dessus, quatre petits volants d'étoffe lisérés de biais. Sur ces volants, vient se refermer la tunique de faille sans manches, qui, se prolongeant en tablier devant, vient en diminuant se rattacher par derrière à l'aide d'un gros nœud avec boucle d'argent. Sur cette tunique, se trouve en garniture une grosse ruche d'étoffe rayée faisant tête à une belle frange à tête quadrillée; les manches sont prises dans l'étoffe rayée, ainsi que la ruche Margot qui garnit l'encolure. — Modèle de Mme Élise.

4. Manteau de matin. — Notre modèle, en nansouk ou en percale un peu épaisse, est encadré de deux garnitures de broderie anglaise retenues en tête par un plissé de rubans de couleur.

Notre modèle est fait en lingerie, mais il peut servir de type pour un vêtement établi en petit drap léger ou en molleton. La bande de broderie sera alors remplacée par un petit volant d'étoffe, ou par une bande de fourrure, ou une guipure de laine ou de soie.

5. Veste amazone pour intérieur. — Ce vêtement fort cambré à la taille, est en beau drap vert russe ou bleu marine, orné aux revers et aux poches d'appliques de velours de soie; gros boutons à cuvette en écaille diaprée. N'oublions pas le bouquet de marguerites au feuillage de velours, qui semble sortir de la petite poche et qui fait ornement sur la poitrine.

6. JAQUETTE DE MATIN.

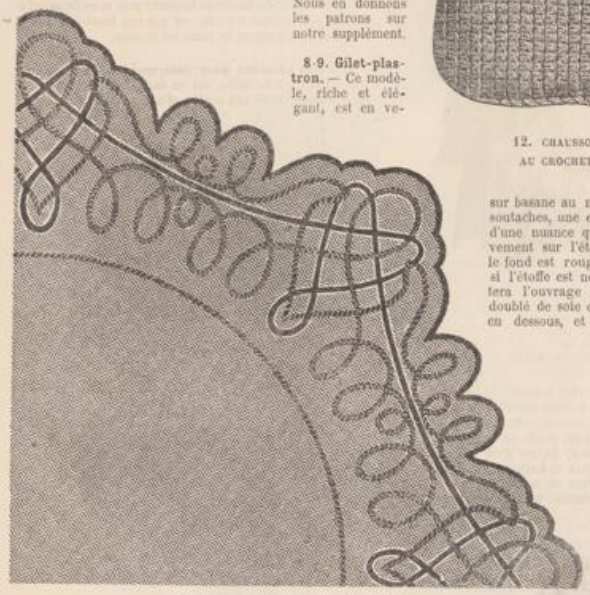
6. Jaquette de matin en drap léger ou en molleton de fantaisie; le vêtement se croise et se double sur la poitrin

9. GILET PLASTRON (DEVANT). — VOIR LE SUPPLÉMENT.

qu'il garantit des atteintes du froid. Des brandebourgs et des olives garnissent le devant. La manche large est drapée à la saignée à l'aide d'une cordelière à glands, ce qui facilite les mouvements des bras. Les patrons de cette jaquette se trouvent sur notre supplément.

7. Plastron élégant. — Les gilets de fantaisie, les tuniques, les corselets servent à user des jupes, à cacher des corsages défraîchis, à convertir un corsage décolleté en robe montante. Tel est le but de notre modèle de plastron élégant. Il est en satin noir, encadré d'une jolie dentelle. Sur la patte, qui est encadrée de dentelle, se trouve une garniture de boutons fantaisie en argent niellé. Le col, doublé de soie blanche, est de forme Médicis, à coins cassés sur le devant. Ce plastron peut se faire en moire rose, bleue ou de toute autre nuance assortie; le dos se fait cintré, de même étoffe que le devant. Nous en donnons les patrons sur notre supplément.

8-9. Gilet-plastron. — Ce modèle, riche et élégant, est en velours noir; il forme plastron ou cuirasse à basques-gilet devant, fendu derrière; le tout est illustré d'une riche broderie avec passementerie d'argent; les boutons sont assortis et en argent; une dentelle de Chantilly, haute tout au plus de 10 centimètres, borde le gilet-plastron. — Modèle de M. Kingsbury, rue Scribe, 7. Nous donnons sur notre supplément les patrons de ce plastron.

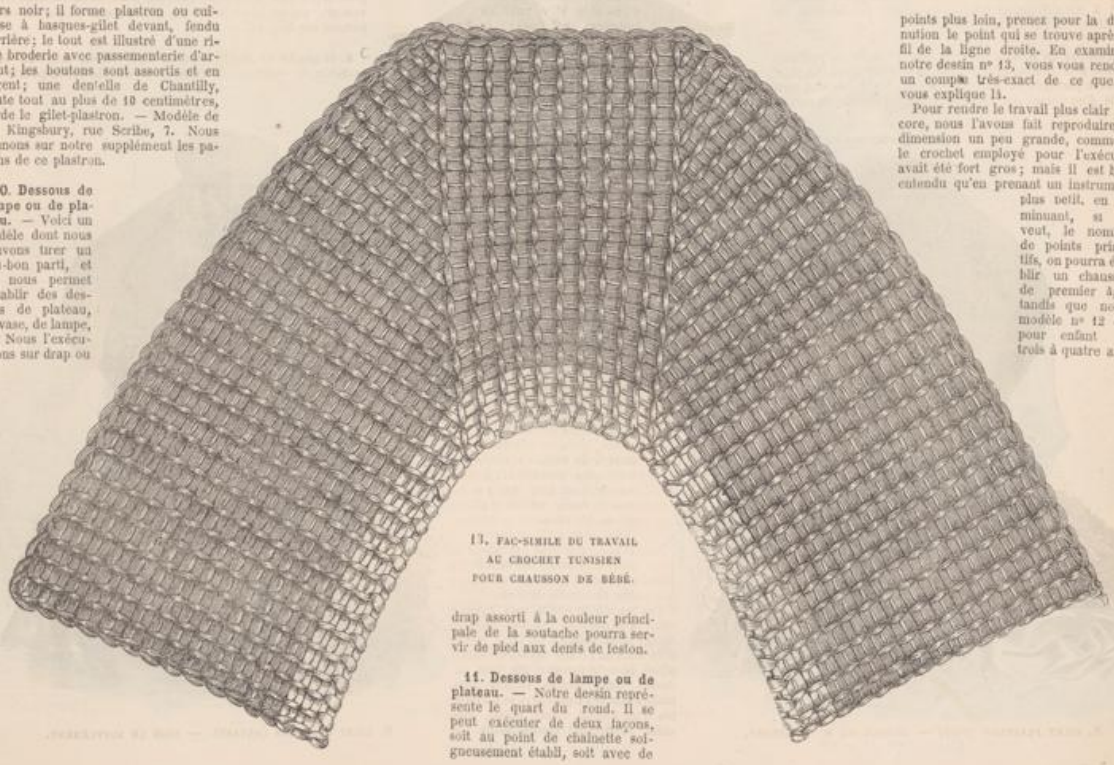


10. DESSOUS DE LAMPE OU DE PLATEAU.

11. DESSOUS DE LAMPE OU DE PLATEAU.

10. Dessous de lampe ou de plateau. — Voici un modèle dont nous pouvons tirer un très-bon parti, et qui nous permet d'établir des dessous de plateau, de vase, de lampe, etc. Nous l'exécuterons sur drap ou sur basane au moyen de deux soutaches, une en or et l'autre d'une nuance qui tranche vivement sur l'étoffe; noire si le fond est rouge; bleue-verte si l'étoffe est noire. On montera l'ouvrage sur un carton doublé de soie ou de percaline en dessous, et un ruché de drap assorti à la couleur principale de la soutache pourra servir de pied aux dents de feston.

12. CHAUSSON DE BÉBÉ AU CROCHET TUNISIEN.



13. FAC-SIMILE DU TRAVAIL AU CROCHET TUNISIEN POUR CHAUSSON DE BÉBÉ.

11. Dessous de lampe ou de plateau. — Notre dessin représente le quart du rond. Il se peut exécuter de deux façons, soit au point de chaînette soigneusement établi, soit avec de la soutache et de la petite ganse ronde, que l'on trouve dans le commerce.

Quand le travail de la soutache ou de la chaînette est terminé, on monte l'ouvrage sur un carton recouvert de percaline ou de florence.

12-13. Chausson de bébé au crochet tunisien.

Matériaux. — Un crochet à boule de la grosseur proportionnée à la laine que vous devez employer; la laine cachemire de Saint-Epin, ou, si on le préfère, la laine de Saxe 5 fils.

Montez sur le crochet 70 mailles ordinaires et faites un premier rang uniforme.

Au second tour, arrivée au 28e point, prenez au rang d'aller 2 mailles à la fois; puis, 10 points plus loin, reprenez encore 2 points ensemble. Au rang de retour, agissez comme si vous n'aviez pas de diminutions.

Aux rangs suivants, vous prendrez toujours pour les diminutions celle qui se trouve avant le point droit du cou-de-pied, au commencement; 10 points plus loin, prenez pour la diminution le point qui se trouve après le fil de la ligne droite. En examinant notre dessin n° 13, vous vous rendrez un compte très-exact de ce que je vous explique ici.

Pour rendre le travail plus clair encore, nous l'avons fait reproduire en dimension un peu grande, comme si le crochet employé pour l'exécuter avait été fort gros; mais il est bien entendu qu'en prenant un instrument plus petit, en diminuant, si on veut, le nombre de points primitifs, on pourra établir un chausson de premier âge, tandis que notre modèle n° 12 est pour enfant de trois à quatre ans.

Revenons au chausson de bébé, et admettons que nous l'ayons établi plus petit que notre modèle n° 12; nous le fermons à la couture de derrière. Nous taillons le patron d'une semelle, et nous établissons au crochet plein et au crochet double une petite semelle bien carrée du bout, rentrée dans le milieu et arrondie au talon. Cette semelle sera ensuite cousue en dessous du chausson avec lequel elle doit être proportionnée.

Il ne nous reste plus que le haut de ce petit chausson; nous le ferons en laine de couleur tranchante sur celle employée jusqu'ici; si le chausson est blanc, nous pourrons faire la petite bordure rose ou bleue; si, au contraire, le chausson était de couleur, la bordure serait blanche.

Ce détail n'est pas indispensable, et la petite bottine peut être entièrement de la même nuance.

Revenons à la jambe de cette bottine; elle se fait au crochet boule ordinaire, et non au crochet tunisien, celui-ci ne pouvant pas tourner.

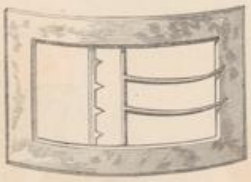
Pour le crochet boule, vous vous rappelez, sans doute, la manière la plus simple de l'exécuter. On fait un point ordinaire, puis, au suivant, on exécute 3 mailles chaînettes ou mailles en l'air sur le crochet avant de terminer son point; le crochet tourne en colimaçon sur lui-même; aussi, au rang qui suit le premier, les boules doivent-elles se trouver contrariées avec celles du premier tour, ce qui est facile, les chaînett s se faisant au-dessus du point simple et celui-ci au-dessus des chaînettes.

Un des avantages de notre système pour établir notre petit chausson, c'est qu'on peut diminuer ou augmenter les proportions, en laissant l'intervalle du milieu plus large. — On en peut aussi faire des pantoufles ou bottines d'appartements ou de lit pour homme ou pour femme. Dans ce cas, on ajoutera une semelle de bafle ou une semelle au crochet.

Une fois la hauteur de garniture de boule proportionnée avec le chausson, on la terminera par une petite dent festonnée faite au crochet ordinaire et des deux tons de la laine employée.

14. CEINTURE.

18. BOUCLE EN VIEIL ARGENT.



16. BOUCLE EN CUIVRE DORÉ.

17. BOUCLE RONDE.

15. CEINTURE.

14-15. Deux ceintures de fantaisie. — Modèles de Mme Cavally, 6, boulevard des Capucines. — La ceinture n° 15 convient à la ville pour les toilettes habillées; la chaînette sert à soutenir le parapluie. La ceinture est en velours noir, doublée de faille blanche; les ornements sont en argent niellé et rehaussés d'or.

L'autre ceinture, n° 14, tout en maroquin noir, avec cabochons d'argent, est doublée de satin blanc. L'agrafe et les ornements sont en argent mat et verni mélangés; la chaînette sert à soutenir l'éventail, l'anneau est disposé à cet effet.

16 à 18. Boucles — Modèle des Galeries de Choiseul, 36, rue Neuve-des-Petits-Champs. — On met des boucles partout, aux chapeaux, aux confections, aux robes même, dont elles servent à soutenir les relevés et les pouls. Nous en reproduisons trois modèles différents. Le modèle 16, de forme allongée, est en cuivre doré, moitié mat et moitié verni.

La boucle 17, de forme ronde, convient surtout pour chapeaux; elle ne fait cependant pas mal dans les retroussis des robes, au milieu des nœuds. Notre modèle est tout en nacre cerclé d'or.

Enfin le modèle 18, plus riche que les deux premiers, est en vieil argent ciselé.

19. Toilette de matin. — Modèle du Bon-Marché. — Robe en diagonale bleu marine. La jupe, tout unie, tombe à ras de terre. La blouse Louis XV est légèrement drapée sur le côté pour retomber en châle par derrière; une ruche la borde tout autour; des appliques de velours gaufré ou soutaché en ornementent le devant, qui est fermé en redingote. La ruche autour du cou se compose d'un bouillonné de crêpe.

20. Toilette de sortie. — Modèle du Bon-Marché. — Robe en vigogne couleur tête de nègre. La jupe, tout unie, forme légèrement la traîne. La tunique, formant châle devant et derrière, est encadrée d'un plissé de ruban de faille de nuance assortie, surmonté d'une bande de marmotte, de skunks ou d'ours noir. Le paletot, boutonné tout droit sur le devant, est cambré à la taille; par derrière, de gros boutons de jais ou de velours complètent l'ensemble de cette toilette. Le chapeau, en feutre noir, est bridé de velours et enserré d'une écharpe écossaise, bordée de chaque côté par une petite bande de fourrure assortie à celle de la tunique.

21. Chapeau Montpensier. — Ce chapeau, tout en velours noir, est fort gracieux; la calotte, un peu haute, est recouverte à plat par le velours; mais, sur le retroussis très-accentué, le velours se trouve froncé, le haut seul est bridé. La calotte est presque entièrement recouverte de plumes teintées bleues et de margue-

19. TOILETTE DE MATIN.

20. TOILETTE DE SORTIE.

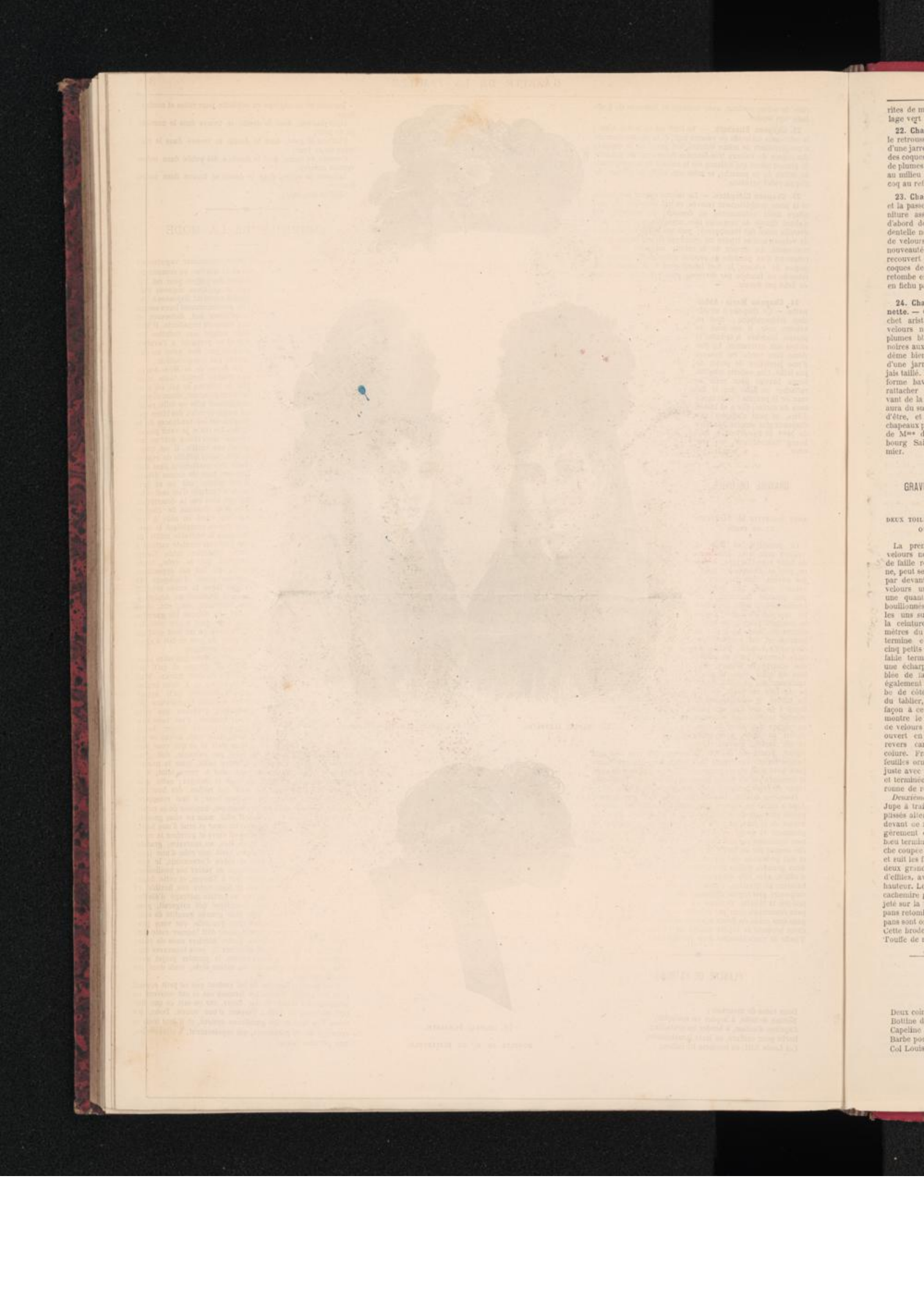
1873 N° 101

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire, à Paris

Toilettes de Mme Cavally, 6, Boul.d des Capucines



rites de même couleur, avec boutons et traînasse de feuillage vert tendre.

22. Chapeau Élisabeth. — Le fond est en feutre blanc; le retroussis est brodé de velours noir, et la calotte enserrée d'une jarretière de même velours, fort garni sur le devant; des coques de velours très-fournies retiennent un panache de plumes noires qui s'élance sur la calotte en la recouvrant; au milieu de ce panache, se mêle une touffe de plumes de coq au reflet verdâtre.

23. Chapeau Cléopâtre. — La calotte est un peu haute, et la passe complétement relevée, ce qui nécessite une garniture assez volumineuse en dessous; le retroussis est d'abord doublé de turquoise bleu myosotis, sur lequel une dentelle noire fait transparent; puis sur un gros bouillonné de velours noir se trouve un ornement en jais faisant haute nouveauté. Le dessus de la calotte est pour ainsi dire recouvert d'un panache de plumes noires mélangées à des coques de velours, le tout faisant pied à la mantille qui retombe en fanchon par derrière, pour venir se rattacher en fichu par devant.

21. CHAPEAU MONTPENSIER.

24. Chapeau Marie-Antoinette. — Ce chapeau a un cachet aristocratique; tout en velours noir, il est orné de plumes blanches à la base, et noires aux extrémités. Le diadème bien tendu est enserré d'une jarretière de perles de jais taillé. Une voilette-mantille forme bavolet pour venir se rattacher en fichu sur le devant de la poitrine; cette mode aura du succès, elle a sa raison d'être, et peut s'adapter aux chapeaux plus simples. Modèles de Mme de Bysterveld, 5, faubourg Saint-Honoré, au premier. E. BOUGY.

23. CHAPEAU CLÉOPATRE. 24. CHAPEAU MARI-ANTOINETTE.

GRAVURE COLORIÉE

DEUX TOILETTES DE RÉCEPTION OU DE DINER

La première, en faille et velours noir, avec ornements de faille rose. La jupe, à traîne, peut se décomposer ainsi : par devant, trois largeurs de velours unies; par derrière, une quantité innombrable de bouillonnés en faille dépassant les uns sur les autres, depuis la ceinture jusqu'à 50 centimètres du bord. La traîne se termine et est couverte par cinq petits volants. Tablier en faille terminé par un effilé; une écharpe de velours, doublée de faille rose, terminée également par un effilé, retombe de côté en fixant les plis du tablier, et est disposée de façon à ce que l'un des pans montre le côté rose. Corsage de velours noir liséré de rose, ouvert en cœur, avec petits revers carrés, suivant l'encolure. Fraise de dentelle et nœud rose avec rose cent feuilles ornant l'extrémité de l'échancrure. Manche demi-juste avec petit revers remontant, doublé et liséré de rose, et terminée par un volant plissé en faille rose. Demi-couronne de roses pompons posée sur le côté de la tête.

Deuxième toilette, très-habillée, bleue et gris argent. Jupe à traîne en velours bleu saphir. Le bas est orné de plissés alternant de faille gris argent et velours bleu. Le devant de la jupe, en faille gris argent, est bouillonné légèrement et coupé en long par deux pattes en velours bleu terminées par une frange de soie gris argent. Une ruche coupée par un liséré de velours bleu termine le tablier et suit les festons que forment les bouillonnés. Sur le côté, deux grandes quilles de velours bleu ornées de trois rangs d'effilés, avec tête élégante, coupent la jupe dans toute sa hauteur. Le derrière, formant tunique drapée, est fait en cachemire gris argent richement brodé : c'est un accessoire jeté sur la toilette. Corsage de velours bleu saphir avec pans retombant, deux par derrière et deux par devant. Ces pans sont ornés de fleurs brodées en soie plate gris argent. Cette broderie se répète autour de l'échancrure en cœur. Touffe de roses blanches dans les cheveux.

PLANCHE DE PATRONS

Deux coins de mouchoir;
Bottine de bébé, à broder en soutache,
Capeline d'enfant, à broder en soutache;
Barbe pour coiffure, en lacet Renaissance;
Col Louis XIII, en broderie Richelieu;
Bordure et encoignure en soutache pour robes et confections;
Gilet-plastron, dont le dessin se trouve dans le numéro de ce jour;
Plastron él gant, dont le dessin se trouve dans le numéro de ce jour;
Corsage de dame, dont le dessin a été publié dans notre dernier numéro;
Jaquette de matin, dont le dessin se trouve dans notre numéro;
Chiffres demandés.

22. CHAPEAU ÉLISABETH.

MODÈLES DE M. DE BYSTERVELD.

COURRIER DE LA MODE

J'entends, depuis quelques jours, murmurer vaguement autour de moi les mots de bals et de soirées; on commence à faire des projets pour cet hiver, et quelques maisons élégantes semblent disposées à ouvrir prochainement leurs salons hospitaliers aux danseuses et aux danseurs impatients. Il faut donc songer aux toilettes du soir et se préparer à l'avance pour ne pas être prise au dépourvu par une invitation.

La *Revue de la Mode* donne une grande feuille toute remplie de toilettes de bal, où mes lectrices pourront, sinon copier absolument telle ou telle robe, au moins prendre des idées générales sur les tendances de la mode. Du reste, je veux placer ici une observation qui ne me paraît pas inutile. Il est quelquefois assez difficile de reproduire très-exactement dans une gravure tous les menus détails d'une toilette qui ne se présente à l'œil que d'un seul côté. Je sais bien que la description que nous donnons de chaque figurine vient en aide à nos lectrices en complétant le dessin, mais la véritable utilité de ces gravures consiste surtout à faire connaître toute forme nouvelle qui se crée, toute étoffe qui fait son apparition, comme aussi d'indiquer de quelle façon la mode actuelle permet d'utiliser les dentelles, les fourrures, etc., etc., comment elle dispose les garnitures et de quel genre sont les garnitures, en un mot quel est le goût du jour en fait d'ajustements féminins.

Voilà la tâche que notre journal s'est donnée et qu'il accomplit de son mieux. Mais c'est à vous et à vous seules, chères lectrices, qu'il appartient de faire l'application des principes généraux que nous vous donnons; c'est vous seules qui pouvez glaner de ci, de là, dans votre Revue ce qui vous plaît et ce qui vous sied le mieux. Telle forme de robe, par exemple, doit convenir à votre tournure, à votre taille, mais la nuance indiquée n'est pas celle qui sied à votre teint, à la nuance de vos cheveux, et vous la changez; cette garniture est jolie, mais ce sont des ruches, des bouillonnés; or, vous êtes petite, un peu forte; il faut remplacer ruches et bouillonnés par des biais qui, disposés de la même façon, produisent un aussi joli effet, mais ne vous grossissent pas; le corsage est ouvert en cœur et orné d'une haute fraise Médicis; vous l'ouvrirez en carré et garnirez le carré d'un plissé croisé à plat. Vous êtes, au contraire, grande, mince et même un peu maigre, voilà une robe d'une très-grande élégance, mais unie et sobre d'ornements, le corsage est trop plat : voici l'occasion de placer ces bouillonnés et ces ruches dont je parlais tout à l'heure, et cette fraise à gros tuyaux qui encadrera si bien votre cou flexible et long; ou bien on veut utiliser un certain métrage d'étoffe; on choisit un modèle assez compliqué qui exigerait, pour l'exécuter exactement, une plus grande quantité de soie, de velours ou de tout autre tissu que celle que vous possédez, c'est là où votre intelligence doit tourner cette difficulté. Prenez les trois ou quatre derniers mois de votre collection de la *Revue*, et cherchez... vous trouverez certainement le moyen de combiner le premier projet avec telle ou telle autre toilette du même style, mais dont les détails diffèrent.

C'est pour les toilettes de bal surtout que ce petit conseil n'est pas inutile. Toutes les femmes ont et ont souvent en profusion des rubans et des fleurs, car on sait ce que durent les robes de tulle : l'espace d'une soirée. Donc, les robes s'en vont et les garnitures restent, et il faut bien se resservir de ces garnitures, qui représentent, à elles seules, une certaine valeur.

Voilà pourquoi j'ai dit plus haut : « Nous donnons des ensembles de toilettes qui permettront à nos abonnées de créer de fraîches robes, très-riches, très-élégantes, et qui leur fourniront le moyen de varier la même toilette tant qu'elle sera en assez bon état. »

Les étoffes légères, le tulle, la gaze, seront toujours préférées aux étoffes de soie, pour les femmes jeunes et qui n'ont pas renoncé à la danse; je ne parle pas des jeunes filles, cela va de soi. Cependant on mélangera beaucoup le velours, la soie, le satin, le crêpe de Chine avec le tulle et la gaze. Les bouillonnés, les plissés, les volants couvrent les jupes de bas en haut, disposés, soit en long par devant pour faire tablier, soit en large pour accompagner la traîne.

Voici une charmante toilette combinée par une jeune femme très-merveilleuse et qu'elle a fait exécuter sous ses yeux par sa femme de chambre, ce qui veut dire que toutes nos lectrices pourront parfaitement en faire autant. Sur la jupe d'une ancienne robe de faille feuille de rose, c'est-à-dire rose pâle, se trouvait placé un nombre infini de petits volants en gaze de soie également rose pâle, disposés de trois en trois; ces volants remplissaient les lés de derrière; les trois lés de devant, taillés en biais de manière à ne former aucun pli, étaient ornés de bouillonnés placés en biais, dans lesquels étaient passés des rubans ressortant sur les bouillonnés, de 10 centimètres en 10 centimètres; des deux côtés, à l'endroit où finissaient et commençaient ces bouillonnés, des nœuds de faille rose étaient posés depuis le haut jusqu'en bas. Sur cette jupe, d'une élégance exquise, une tunique en crêpe de Chine rosée, terminée par une haute frange filet était, drapée au moyen de branches d'aubépine. Le corsage carré n'avait pour tout ornement qu'une branche d'aubépine passée très à plat au bord de l'ouverture.

Les feuilles formaient, pour ainsi dire, broderie sur le corsage; les manches, très-courtes, étaient sur bouillonné coupé de rubans, comme le tablier.

Sur les cheveux, frisés en petites boucles neigeuses, disposées de façon à former coiffure élevée, une petite couronne ronde en fleur d'aubépine posée un peu de côté. Au cou, un velours noir agrafé devant par une grosse perle de corail rose entourée de brillants, boucles d'oreilles composées, de même, d'une perle de corail entourée de brillants.

Autre toilette de bal en tulle noir à pois chenillés. La jupe est couverte de volants et de bouillons alternés; les volants en tulle uni et plissé, les bouillons en tulle à pois chenillés. Sur cette jupe, une seconde jupe formant volle sur l'ensemble de la robe, et relevée çà et là par des fleurs, soit des roses ou des grenades, soit des branches de sorbier rouge ou de volubilis. Le goût de la couturière se révélera par la disposition de ces relevés, qui sont l'originalité de cette toilette. Le corsage à décolletage arrondi est à pointes devant et derrière; il se boutonne devant, et la pointe se prolonge assez bas, formant une sorte de plastron moyen âge. On peut, avec cette toilette, ajouter une fraise plus haute par derrière. En ce cas, on prolonge assez bas et en cœur l'ouverture du corsage sur la poitrine, et on place dans le V que forme cette ouverture un plissé de crêpe lisse ou de tulle blanc, qui continue et entoure les épaules, en diminuant de hauteur, et sur lequel se pose, au moyen d'une engrelure, le velours noir destiné à maintenir le corsage. Avec cette toilette, d'un style un peu sévère, je conseille une coiffure composée de coques, de nattes ou de boucles bien fournies; un nœud de dentelle noire, dans lequel on pose une étoile en brillants, peut accompagner une fleur posée très en arrière. Voilà, je crois, un ensemble qui siérait à ravir à une femme jeune encore, mais ne se posant plus en danseuse effrénée.

Voici venir à grands pas le jour de l'an, le jour des étrennes. Les étrennes!... ce mot fait battre bien des cœurs. Combien de jeunes têtes travaillent en ce moment et cherchent à percer le mystère de l'avenir! — Que me donnera grand-père, grand'mère ou mon oncle, pour mes étrennes? C'est la question que se posent dix fois par jour nos enfants, grands et petits; et, à notre tour, combien de fois répétons-nous : — Que vais-je donc offrir à ceux que j'aime?

Eh bien, chères lectrices, je veux venir à votre aide en vous donnant, dans ce journal, les renseignements les plus propres à vous guider dans ce choix, toujours assez difficile. Vous trouverez, dans le prochain numéro de votre journal et dans les numéros suivants, la relation exacte des visites que je compte faire à votre intention dans les meilleures maisons de Paris. Je penserai à tout le monde. Aux petits enfants d'abord, et pas un joujou nouveau ne m'échappera; aux jeunes filles et aux jeunes femmes, en signalant les plus jolis bijoux, les objets de fantaisie de toutes sortes qui peuvent les séduire. Je n'aurai garde d'oublier nos écoliers studieux, nos jeunes filles laborieuses. Je dirai à leur maman quels sont les livres nouvellement édités qui peuvent être pour eux le passe-temps à la fois le plus agréable et le plus utile. A la semaine prochaine donc mon premier article pour les étrennes.

En quelques mots, aujourd'hui, à propos des étrennes, je veux rappeler à mes lectrices que la parfumerie *Ninon*, rue du Quatre-Septembre, expédie en province non-seulement ses produits, tels que l'eau de Ninon, les eaux et pommades vivifiantes de la chevelure, mais encore les bijoux et objets de fantaisie de toutes sortes. A l'occasion du jour de l'an, Mme Leconte a très-heureusement imaginé de renfermer les gants dont on fait l'acquisition chez elle dans de fort jolis sachets parfumés, soit qu'on en prenne une demi-douzaine, soit une douzaine. Quel cadeau plus charmant à faire à une jeune fille qu'un sachet contenant six ou douze paires de gants! Un sachet contenant douze paires de gants à deux boutons coûte 29, 39 et 49 fr., suivant la qualité; le sachet, avec six paires de gants, 15, 20 et 25 fr. On trouve aussi chez Mme Leconte un grand assortiment de porte-bonheur en or, de très-jolis boutons de manchettes et tout un choix d'éventails. Du reste, je reviendrai sur tout cela dans mes articles spéciaux d'étrennes.

Je rappelle que Mme Leconte expédie *franco*, à partir de 18 fr. contre un bon de poste dans la lettre de commande, et *franco* en remboursement à partir de 28 fr.; au-dessous de 18 fr., ajouter 50 c. ou 1 fr. pour le port.

MARIE DE SAVERNY.

A NOS ABONNÉES

L'administration de la *Revue de la Mode*, avec l'intention d'être agréable à ses abonnées, vient de s'entendre avec l'une des meilleures maisons de parfumerie de Paris, et, à l'aide d'un sacrifice, elle peut offrir à ses lectrices, au-dessous du prix coûtant, un produit indispensable à la toilette : nous voulons parler de la *Veloutine Viard*.

Ce produit, qui a atteint un perfectionnement inconnu jusqu'à ce jour, remplace avantageusement la poudre de riz, dont il n'a pas les inconvénients.

Il est préparé avec le plus grand soin et parfumé avec les fleurs les plus fines; son usage, de plus en plus répandu dans le monde élégant, prouve sa supériorité incontestable.

La maison Viard a fait, de son côté, un sacrifice pour mettre nos lectrices à même d'essayer ce produit et de s'attirer une clientèle et un succès justifiés.

Cette maison donnera à toute abonnée de la *Revue de la Mode*, sur la présentation de la bande de son journal, justifiant de son abonnement, et ce jusqu'au 31 mars 1874 (quelle que soit la durée de l'abonnement), une grande boîte de *Veloutine Viard* perfectionnée, blanche, rosée ou Rachel, avec la houppe en cygne, du prix de six francs, moyennant le prix exceptionnel de *deux francs*.

Les abonnées des départements pourront jouir de cet avantage, en envoyant en plus 1 fr. pour les frais de port et d'emballage, c'est-à-dire *trois francs*, pour recevoir *franco* dans toute la France.

Toute demande pour Paris ou les départements doit être accompagnée d'une bande du journal et adressée *franco* à M. Viard, parfumeur, 2, place du Palais-Royal; indiquer la nuance que l'on désire : blanche, rosée ou Rachel. Ne s'adresser, dans aucun cas, à l'administration du journal.

DÉCEMBRE

C'en est fait, nous voilà en hiver; le vent souffle comme un furieux, chassant devant lui la neige en épais tourbillons. La terre a revêtu son grand manteau d'hermine, et le temps n'est plus où les vertes jalousies se soulevaient pour nous montrer de gais et souriants visages venant recevoir la brise du soir toute parfumée des larcins faits aux fleurs embaumées des jardins d'alentour; plus d'indolentes séances sous la tonnelle couverte de pampre, plus de ces délicieuses promenades dans les bois; tout est mort, ou du moins tout est endormi dans la nature. Au chant du rossignol, de la mésange, de la fauvette, a succédé le cri monotone et lugubre du corbeau qui vient s'ébattre en troupe sur les champs dévastés; c'est bien l'oiseau d'hiver, triste comme la saison qu'il ramène.

Le mois de décembre n'a qu'un beau jour, ou plutôt qu'une belle nuit, — c'est la nuit de Noël, fête que nous célébrons en famille aujourd'hui, un peu à la façon allemande, avec un bel arbre, si cher aux enfants, grâce à sa parure de fleurs, de lumières, de joujoux et de bonbons, mais qui se célèbre d'une façon bien plus poétique dans toute l'Italie, particulièrement à Rome. Ce jour-là, non-seulement le peuple, mais encore les hommes de toutes les classes se portent en foule à la tour des Anguillara pour adorer l'Enfant-Dieu couché dans son humble crèche.

La tour des Anguillara est l'un des monuments du moyen âge qui est encore le mieux conservé à Rome; elle se dresse, brune et superbe, dans le Transtevère; mais on y arrive par une suite de passages souterrains qui forment comme un labyrinthe mystérieux autour de ce monument féodal, descendu aujourd'hui à de plus humbles fonctions; car là un fabricant du pays a établi une verrerie fort belle, qui attire les chalands pendant toute l'année, et une crèche copiée sur celle où naquit le Christ (du moins à Rome, on vous l'affirme), crèche qui attire les curieux, les fervents de la ville et de l'étranger pendant toute la durée des fêtes de Noël.

Donc tous les ans, à cette époque de la naissance du Christ, les Romains y accourent et par piété et par plaisir, et je ne saurais vous dire ce qu'il y a de curieux et d'intéressant dans cet ingénieux *fac-simile* de la crèche de Bethléem, auquel il faut joindre les fleurs, les chants, la musique, les feux d'artifice, les pétards; puis de jolis petits enfants habillés, ou, pour mieux dire, déshabillés en anges qui accourent en foule, en troupes, couronnés de fleurs et portant de gros bouquets à la main. Ils déposent couronnes et bouquets près de la crèche, après avoir récité à l'Enfant-Dieu un petit discours mélodieux, dans cette belle langue romaine, pendant que les montagnards des Abruzzes, arrivés à Rome pour la fête avec leurs cornemuses et leurs musettes, reprennent en chœur, comme refrain, ces paroles d'un noël national, répétées par tous en même temps et dont le rhythme est délicieux :

Fà la nonna, a bel bambino
Fantolino
Fà la nonna o re divino.

Quand on quitte la grotte, ce noël semble vous suivre à travers les airs, car partout on l'entend retentir dans la ville; ce sont encore des montagnards des Abruzzes qui marchent par troupe et s'arrêtent pieusement devant toutes les madones ornant les rues, pour donner une petite aubade à ces saintes images.

Maintenant, si l'on est admis dans l'intimité de la famille, à Rome, on verra qu'il n'y a pas une seule maison, ni dans les plus riches ni dans les plus pauvres, où les enfants ne fassent leur crèche. Ces gentils bébés se préparent même pendant toute l'année à ce grand événement; ainsi, on met de côté l'argent donné pour les récompenses; on fait de jolis petits travaux, non-seulement grâce à l'aiguille des petites filles, mais encore et surtout grâce à l'adresse des petits garçons, car, généralement, l'Italien naît artiste; intelligents Michel-Ange en herbe, ils confectionnent, avec du liége ou avec du bois, le tout recouvert de lauriers, de buis et de tamarin, de charmantes perspectives qui donneront à leur crèche le cadre d'un délicieux paysage. En un mot, la crèche est pour Rome et le midi de l'Italie ce qu'est l'arbre de Noël pour les pays du Nord : un véritable objet de luxe.

Dès les premiers jours de décembre, toute la maisonnée, depuis les maîtres, jeunes et vieux, jusqu'aux valets de tous rangs, — et vous ne sauriez croire combien on a de valets à Rome! — sont occupés à créer des rochers, à mettre en place toutes les perspectives, à confectionner des chaumières, des troupeaux et des bergers; et tous, jusqu'à la dernière laveuse de vaisselle, apportent dans leur travail un goût, une poésie, un je ne sais quoi, enfin, qui montrent chez ce peuple une entente innée des principes de l'art, puisqu'il se rencontre là une distribution de lumière telle, qu'il se produit des lointains, des raccourcis, des oppositions faisant de ces reproductions naïves et enfantines presque la reproduction en relief des plus beaux tableaux des grands maîtres.

Tous les soirs, pendant la neuvaine de Noël, car, à Rome, la fête de Noël dure neuf jours, on illumine la crèche à giorno; les intimes et la famille se rendent en ce lieu des visites pieuses, c'est-à-dire que c'est le moment où l'on oublie ses rancunes; on se pardonne, on se promet d'oublier ses torts réciproques; c'est le moment des réconciliations enfin, sorte de façon, qui a bien son mérite, de se préparer à fêter la venue de l'Enfant-Dieu sur notre terre de misères.

Après l'embrassade, on dit le Rosaire, on chante des cantiques, on sert des glaces, de l'*aqua fresca*, du café froid, on joue une pastorale biblique qui rappelle nos anciens mystères, le tout entremêlé par des hymnes chantés en chœur par les enfants sur un rhythme d'une harmonie délicieuse.

Et, je vous l'ai dit, c'est non-seulement dans les maisons riches ou aisées de Rome que ces fêtes se font, mais c'est encore chez les ouvriers, et même chez les pauvres, qui s'associent, se cotisent, quêtent même au besoin s'il le faut, en suppliant, par leur adresse, aux ressources pécuniaires qui leur manquent; puis, quand la nuit sainte est arrivée, tous, riches et pauvres, font le *cenone* (réveillon), et c'est seulement dans la qualité, c'est-à-dire dans le prix du poisson, que consiste la différence de ce repas, qu'il soit servi dans le palais ou dressé dans la mansarde ou dans la chaumière; car le plat de macaroni aux anchois frits avec du thym et du basilic est de rigueur partout pour accompagner le poisson; il ne s'y voit rien autre chose, le réveillon, à Rome, étant toujours un repas maigre, aussi modeste qu'il est possible de faire.

A Paris, décembre commence à ramener les fêtes mondaines; on commence donc alors à songer aux bals, aux plaisirs, aux succès; mais n'est-ce point aussi le moment où

nous devons penser aux pauvres ? L'hiver s'annonce rude... le pain est cher... O vous, mes charmantes lectrices, jeunes filles et jeunes femmes, qui êtes les fleurs que le bon Dieu a semées sur la terre, donnez un peu de votre sue aux ruches malheureuses; faites la charité; le ciel vous le rendra en joie, en prospérité, en bonheur.

Cᵗᵉˢˢᵉ DE BASSANVILLE.

HISTOIRE
DE
DEUX BASSONS DE L'OPÉRA

(Suite et fin)

Étourdi par la vigueur de cet argument à brûle-pourpoint, Jolliet changea subitement le terrain de la discussion et s'écria :

— Au fait, où veux-tu en venir? à quoi bon ces reproches et ces lamentations? Moi, ton époux, j'aurais déserté le toit conjugal, que tu ne paraîtrais pas plus offensée. Que diable! Laroche n'était pas marié avec nous; il est parfaitement libre de porter sa tente autre part; il l'a fait, et je ne trouve pas qu'il y ait là de quoi pleurer toutes les larmes de son corps ni se couvrir la tête de cendres.

Mᵐᵉ Jolliet garda le silence; mais elle se promit de faire cesser cet état de choses qui l'affligeait sincèrement. Un matin que son mari était sorti, elle frappa trois légers coups à la porte de communication; Laroche vint ouvrir en personne; à la vue de sa voisine, il rougit beaucoup et laissa échapper une exclamation de surprise.

— Ah! c'est vous, madame! dit-il; qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Mon cher Laroche, répondit Mᵐᵉ Jolliet, je viens tout simplement pour vous voir et aussi pour vous demander si vous comptez nous bouder ainsi jusqu'au jour du jugement dernier ?

— Tenez, madame, dit Laroche, je serai franc avec vous; votre démarche me donne la mesure de votre amitié, et je ne vous cacherai rien de ce que j'éprouve.

— Parlez, je vous écoute.

— Votre mari abrégera mon existence; il s'est constitué mon tyran et mon bourreau. Depuis tantôt six semaines, son unique distraction est de me martyriser. Si c'est ma mort qu'il désire, si je le gêne sur cette terre, eh! mon Dieu! qu'il le dise, je me tuerai; car, trépas pour trépas, je préfère me suicider : au moins lui épargnerai-je le remords d'un forfait.

La douleur de Laroche était une douleur si réellement sentie, son désespoir était de si bonne foi, que Mᵐᵉ Jolliet fut attendrie.

— Mon cher voisin, répondit-elle en lui prenant la main, je ne dis pas que vous ayez tout à fait tort de vous plaindre; mais il me semble que vous exagérez singulièrement les peccadilles de mon mari. Comment, vous qui le connaissez mieux que personne, pouvez-vous lui supposer les mœurs d'un anthropophage?

— Et voilà précisément où est l'erreur! s'écria Laroche. Je ne connaissais point Jolliet; je croyais le connaître. Ce n'est que d'aujourd'hui que je commence à pénétrer son affreux caractère. Plus je l'étudie, et plus...

— Permettez, interrompit Mᵐᵉ Jolliet, le meilleur moyen de vous livrer à des études consciencieuses serait de recommencer à vivre avec nous, comme par le passé. Ce n'est pas à travers les murailles que vous pouvez l'étudier, je pense?

— Et l'Opéra, madame! l'Opéra! s'écria Laroche. Comptez-vous pour rien l'obligation où nous sommes de nous rencontrer tous les jours à l'orchestre, soit pour les représentations, soit pour les répétitions! Mais savez-vous bien que c'est là un horrible supplice, une torture incessante durant laquelle j'ai tout le loisir d'étudier votre Jolliet et de disséquer son caractère... On parle de la chaîne qui soude deux galériens ensemble; mais cette chaîne n'est qu'une guirlande de roses, comparée à celle qui nous lie au même pupitre. Il tourne les pages quand il ne le faut pas; il me fait manquer mes rentrées... Oui, madame, il me fait manquer mes rentrées! J'ai le regret de vous le dire, chère dame : votre mari est un être insociable, sacrifiant ses amitiés à ses passions tyranniques, et haineux comme un Corse.

Comme il parlait ainsi, un léger bruit se fit entendre dans la pièce voisine, et une odeur suffocante se répandit aussitôt.

— Ah! mon Dieu! s'écria Laroche, et mon déjeuner que j'oubliais!

Il s'élança; Mᵐᵉ Jolliet le suivit, et un spectacle lamentable s'offrit à ses regards : l'appartement de Laroche était méconnaissable; on ne retrouvait plus la petite oasis riante et parfumée des anciens jours, alors qu'une ménagère prévoyante et industrieuse exerçait sa douce influence sur la communauté. Les meubles n'occupaient pas leurs places habituelles; la garde-robe du locataire était éparpillée dans tous les sens; le lit paraissait n'avoir pas été fait depuis une semaine, et la plupart des objets avaient perdu leur apparence primitive sous une triple couche de poussière. Au milieu de la chambre, et comme pour couronner l'œuvre, un réchaud était renversé et une apparence de bifteck se consumait dans les charbons et dans la cendre.

L'aspect de ce triste intérieur en dit plus au cœur de Mᵐᵉ Jolliet que toutes les plaintes de Laroche.

— Pauvre homme! pensa-t-elle, il est malheureux, il souffre; de son côté, mon mari a perdu son repos et sa tranquillité... je les réconcilierai, il le faut, je le dois.

Laroche s'était agenouillé et contemplait d'un air consterné les débris de son déjeuner; Mᵐᵉ Jolliet lui frappa sur l'épaule :

— Voilà un malheur, dit-elle.

— Un grand malheur, madame, fit le vieux basson... Un si beau bifteck, que j'avais soigné comme la prunelle de mes yeux!

— C'est ma faute, et il est juste que je la répare. Mon mari ne déjeune pas à la maison; venez prendre sa place.

— Moi! dit Laroche.

— Vous-même.

— Et si Jolliet rentrait à l'improviste?...

— Il ne rentrera pas; et, d'ailleurs, je prends tout sur moi.

Laroche, que la faim talonnait, accepta l'invitation sans se faire prier davantage. La table était dressée. Sur cette table, couverte d'un napperon qui réjouissait les yeux par sa blancheur, Mᵐᵉ Jolliet ne tarda pas à disposer un déjeuner dont la vue et l'odorat étaient flattés également. Laroche soupira au souvenir de tous les biens dont la mauvaise humeur de son ami l'avait gratuitement privé.

En ce moment, on entendit un bruit de pas dans l'escalier; la porte s'ouvrit, et Jolliet fit une de ces entrées qui ne sont guère en usage qu'au boulevard, dans les théâtres de mélodrame.

— O ciel! s'écria-t-il, Laroche chez moi, à ma table! Les dieux m'auraient-ils rendu l'ami que j'ai perdu!

Quant à Laroche, il était stupéfait; à le voir avec sa bouche béante et sa fourchette à la main, on l'eût pris pour la statue de l'Appétit. A la fin, il se leva, et, s'approchant de son amphitryon, il lui dit, sans se douter qu'il parodiait Corneille :

— Soyons amis, Jolliet, c'est moi qui t'en convie!

Et il lui tendit la main.

Le premier mouvement de Jolliet fut de serrer cette main dans la sienne. Une réflexion traversa son esprit, il se contint.

— Je suis tout disposé à te rendre mon affection, dit-il; je sens qu'elle m'est, plus qu'à toi, nécessaire. J'y mets pourtant une condition.

— Une condition! Et laquelle?

— Tu feras amende honorable pour tes hérésies passées et reconnaîtras, en plein orchestre de l'Opéra, que c'est moi qui ai raison, et que Duprez n'est pas digne de délier les cordons des souliers de Nourrit.

— Je ne le ferai pas! cria Laroche, qui sentit le rouge de la colère enflammer son visage.

— Soit, dit Jolliet. Mais alors avouez que c'est une rupture éternelle que vous désirez entre nous.

— Je n'avouerai rien, sinon que vous êtes un despote et un méchant homme.

— Monsieur, je vous ferai observer que vous êtes chez moi.

— Je le sais, monsieur, et si j'ai un regret, c'est de vous avoir mis dans la nécessité de me faire cette observation.

Laroche salua poliment Mᵐᵉ Jolliet, lança un regard courroucé à son ancien ami et fit une sortie noble, une de ces sorties où Mˡˡᵉ Rachel obtenait tant de succès.

Une heure après la scène que nous venons de raconter, l'appartement de Laroche était envahi par des maçons, qui ne s'en allèrent qu'après avoir muré la porte de communication.

Pendant ce temps, et tout en surveillant les ouvriers, Laroche écrivit la lettre suivante, qu'il jeta le soir même à la poste :

« Monsieur,

« Il ne peut plus exister rien de commun entre nous : vous avez brisé notre amitié sans vous inquiéter de savoir si du même coup vous ne brisiez pas mon cœur; vous m'avez mis à la porte, moi, votre vieux camarade, votre frère depuis vingt-cinq ans; vous n'avez pas eu pitié de mes regards suppliants... c'est un triste courage que celui-là, monsieur. Allez, je n'ai pas même la force de vous maudire; je vous laisse à vos remords, ils me vengeront suffisamment.

« J'ai bien pu autrefois accepter les secours d'un ami; loin d'en rougir j'en tirais vanité, et la reconnaissance était un lien de plus qui m'enchaînait à lui. Mais à cette heure que mon ami est mort et qu'il a été remplacé par un homme qui porte bien son nom, mais qui n'a pas son cœur, ma dette me pèse et j'ai hâte de la payer.

« Veuillez donc, je vous prie, monsieur, me faire savoir de quelle somme je suis, au juste, votre débiteur. Je ne vous dissimule pas que cet argent me coûtera beaucoup à rembourser; d'abord parce que j'en regrette infiniment l'emploi; on aurait dû me laisser mourir; je serais mort avec une illusion. Et puis, monsieur, je ne suis pas riche. Néanmoins, je vous promets de m'acquitter avec toute l'ardeur imaginable. Dieu m'enverra du travail; je me lèverai deux heures plus tôt, je copierai de la musique, et tant qu'il me restera un souffle, je vous jure, monsieur, que je n'aurai qu'une pensée, celle d'éteindre cette dette dont le souvenir me poursuit et m'humilie sans relâche.

« LAROCHE,
« Premier basson à l'Opéra. »

Le lendemain, en rentrant, Laroche trouva chez le concierge la réponse ci-jointe à son adresse :

« Monsieur,

« Vous ne me devez rien, et m'entretenir davantage de ces misères serait me faire injure. Pas plus que vous je ne suis riche, mais tout autant que vous j'ai de l'honneur. Il n'est plus temps de revenir sur un passé que, pour ma part, j'ai oublié complétement. Vous me parlez de services rendus, de dettes contractées, tout cela est sorti de ma mémoire. Il se peut qu'autrefois j'aie obligé quelque ami dans la détresse; mais cet ami n'existant plus, vous comprenez que j'aurais mauvaise grâce, monsieur, à vous réclamer ma créance. Les dettes sont personnelles.

« Épargnez-vous donc la fatigue que ne manquerait pas de vous occasionner une ardeur matinale qui est loin de vos habitudes; ménagez votre chère santé, monsieur, elle appartient au moins autant à vos amis qu'à vous-même. Que deviendrait ce bon Duprez, par exemple, s'il ne vous comptait plus au nombre de ses admirateurs désintéressés ? Un de plus, un de moins dans la quantité, c'est énorme!

« Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

« JOLLIET.
« Deuxième premier basson à l'Opéra. »

L'orchestre de l'Opéra ne revenait pas de sa surprise. La brouille des deux bassons, dont on était resté longtemps sans s'apercevoir, mais qui avait fini par être sue de tout le monde, fournissait un sujet de commentaires perpétuels et d'interprétations sans fin. Jolliet et Laroche servaient de point de mire à l'infatigable curiosité de leurs confrères. Tous les yeux se tenaient braqués sur eux; ils ne faisaient pas un mouvement, ils ne prononçaient pas une parole, que de tous les côtés on ne prêtât l'oreille.

— Qu'est-ce qu'ils se disent ? demandait une naïve clarinette, profondément intriguée.

— Ils viennent de prendre rendez-vous, répondait une facétieuse contre-basse.

— Pour déjeuner? hasardait la petite flûte.

— Eh! non... pour se battre.

— Pour se battre ! répétait-on aussitôt avec effroi. Et la nouvelle ne tardait pas à circuler dans tout l'orchestre.

— Dites donc, vous ne savez pas? Jolliet et Laroche se battent demain matin.

— Tiens, tiens! je n'ai pourtant pas ouï dire que saint Roch et son chien se soient jamais mordus.

— Ah çà! s'ils meurent l'un et l'autre, duquel des deux Mᵐᵉ Jolliet sera-t-elle censé porter le deuil?

Et les quolibets voltigeaient, et les épigrammes se croisaient, et durant ces longues heures, enchaînés par l'impérieuse loi du devoir, assis côte à côte devant le même pupitre, et presque sur la même chaise, les deux bassons étaient forcés de souffler d'un commun accord dans leurs instruments, et de vivre, pour ainsi dire, de la même vie.

Sur ces entrefaites, une triste nouvelle nous arriva d'Italie. Nourrit s'était tué sur la terre d'exil, terminant par le suicide cette belle existence commencée dans la gloire et dans le succès.

En apprenant ce malheur, Jolliet perdit la tête. Le soir, au théâtre, il siffla Duprez à son entrée en scène dans *la Juive*, et le lendemain le directeur lui signifia qu'il n'appartenait plus à l'orchestre de l'Opéra.

Huit jours après, Laroche et quelques amis accompagnaient la dépouille mortelle de Jolliet au cimetière Montmartre, où on lui fit l'enterrement des pauvres.

L'âge, les infirmités et les pleurs cuisants que la mort de son ami a coûtés à Laroche ont affaibli sa vue peu à peu et l'ont contraint à se retirer de l'Opéra. Aujourd'hui il est deuxième basson à l'orchestre du Caveau des Aveugles.

Quant à Mᵐᵉ Jolliet, elle continue son œuvre de pieuse charité dans un hôpital, où elle s'est fait admettre en qualité de sœur grise.

ALBÉRIC SECOND.

FIN

Nous commencerons, dans notre prochain numéro, la publication d'une très-intéressante nouvelle de Mˡˡᵉ *Zénaïde Fleuriot*, dont le dernier ouvrage vient d'être couronné par l'Académie française.

LA FILLE ADOPTIVE

I

LA SITUATION DE M. CYPRIEN GERBAUD

— Je suis perdu... perdu sans ressources!

— Mon ami, mon cher Cyprien, il ne faut pas te désespérer ainsi ; sois homme !

— C'est que je suis dans une situation à désespérer l'homme le plus courageux. Je ne sais comment sortir de mes terribles embarras; je ne vois devant moi que la ruine... une ruine épouvantable ! si j'étais seul, je n'aurais pas d'inquiétude, je serais bien vite résigné; mon travail me donnerait du pain... et ce serait assez ; mais l'idée de te voir souffrir, ma chère Pauline, de voir souffrir nos chers enfants... cette idée odieuse me glace d'effroi !

— Calme-toi, mon pauvre ami, et parle moins haut ; Ernestine et Aurélie dorment dans la chambre voisine ; tu pourrais les réveiller et leur causer un grand chagrin.

— Tu as raison, je ne veux pas affliger notre bien-aimée Aurélie ; pour lui apprendre notre malheur, attendons que nous ne puissions plus le lui cacher. Ah ! qui nous eût dit, il y a dix-neuf ans, que nous en serions là aujourd'hui ? Je ne connaissais alors que la prospérité; je voyais réussir tout ce que j'entreprenais; la fortune me comblait de ses faveurs ; j'étais le premier négociant de notre ville; aujourd'hui, M. Duvrard fils a pris ma place!... Ah ! il est heureux, lui ! .. il est jeune et il n'est pas marié; il n'a pas d'enfants! .. Il n'a eu qu'à naître... il a trouvé devant lui une voie toute tracée; il a succédé à son père, qui est un habile homme. Il est fier de sa félicité et regarde d'un œil arrogant ceux qui n'ont point sa chance fabuleuse... Misérable orgueilleux! un jour peut-être tu endureras ce que tu fais endurer aux autres! Ce jour-là, je serai content !

— Ne t'exaspère pas jusqu'à l'injustice, mon ami. Ce jeune homme que tu détestes, qu'a-t-il fait pour mériter ta haine? n'est-il pas toujours envers toi de la politesse la plus parfaite ?

— Oui, après avoir ruiné mon commerce en collaboration avec son digne père. Ses politesses même ont une nuance d'ironie qui ne m'échappe pas et qui me blesse profondément. Chaque fois que je le rencontre, je sens le rouge me monter au visage; je ne vois en lui qu'un concurrent impitoyable, que l'auteur de ma ruine ! Il ne peut suffire à toutes les commandes qu'on lui fait, et moi je n'en reçois plus. J'ai des dettes à payer, je ne sais comment y parvenir. Que faire, mon Dieu ! que faire ?

Cette conversation avait lieu entre un homme de cinquante ans à peu près et une femme qui approchait de la quarantaine. Ils étaient dans une chambre meublée sans trop de luxe, mais avec assez de goût ; minuit venait de sonner à une élégante petite pendule posée sur la tablette de la cheminée. Une bougie qui tirait à sa fin jetait autour d'eux et sur eux des lueurs vacillantes qui faisaient prendre aux objets une apparence de mobilité singulière.

En achevant les derniers mots que nous avons rapportés, M. Cyprien Gerbaud se laissa tomber avec accablement sur une chaise et appuya son front sur sa main. Ce n'était pas pourtant un homme faible ; depuis longtemps il luttait avec vaillance, et c'était la première fois qu'il s'abandonnait ainsi au désespoir devant sa femme. Quant à Mme Gerbaud, elle était épouvantée, mais elle se disait qu'en laissant voir ses terreurs à son mari, elle lui ôterait le peu d'énergie qui lui restait et dont il avait tant besoin dans une circonstance si difficile.

Mme Gerbaud était une femme de taille moyenne. Jeune fille, elle avait été fort belle, et personne n'en doutait en la voyant à trente-neuf ans, car elle conservait encore des traits d'une remarquable pureté. Elle avait épousé Cyprien par amour, et, de cet ancien et vif sentiment, il lui restait une profonde amitié. Il lui fallut un grand empire sur elle-même pour dissimuler l'angoisse qu'elle éprouvait en le voyant si triste et si abattu.

Lorsque le commerce de son mari était en pleine prospérité, Mme Pauline ne fut tourmentée que d'un seul désir, celui d'avoir un enfant. Mariée à l'âge de dix-sept ans, pendant quatre longues années elle implora vainement du ciel un petit ange blond pour le couvrir de caresses. Enfin, perdant tout espoir, elle prit le parti d'adopter un enfant pauvre. Son mari n'opposa aucune résistance à cette résolution. Dans son voisinage, elle avait remarqué une petite fille charmante, quoique chétive, que nourrissait difficilement une malheureuse femme plongée dans la misère. Cette frêle créature, si délicate et si mignonne, était à peine âgée d'un an; elle se nommait Ernestine; elle avait de grands yeux noirs qui commandaient la sympathie, une petite bouche aux lèvres vermeilles, qu'ornait fréquemment le plus doux sourire.

Sa mère consentit à se séparer d'elle pour lui assurer un avenir. Il semblait que cette pauvre femme eût reçu un avertissement du ciel, car peu de temps après, elle fut atteinte d'une maladie grave qui l'emporta rapidement.

Mme Pauline se promit de remplacer auprès de l'orpheline la mère que celle-ci venait de perdre. M. Gerbaud lui-même parut prendre en amitié l'infortunée créature qui avait tant besoin de soins. Ils l'aimèrent tous deux et la choyèrent. Ernestine sembla amener la fécondité avec elle dans la maison ; neuf mois après qu'elle y était entrée, le ciel, se souvenant des ferventes prières de Mme Gerbaud, lui envoyait ce petit ange blond si ardemment désiré. A partir de cette époque, la famille s'augmenta successivement de cinq rejetons. Les deux époux, considérant alors cette fécondité comme une faveur de Dieu, disaient qu'Ernestine leur avait porté bonheur.

Cependant déjà M. Gerbaud faisait une grande différence entre elle et ses véritables enfants; malgré lui, il voyait une étrangère dans sa fille adoptive. Celle-ci eût grandi en portant envie aux autres, si ce n'était Mme Gerbaud, qui étendait également sa tendresse maternelle sur ces petits êtres qu'elle élevait avec douceur, patience et dévouement.

En grandissant, Ernestine ne fit qu'embellir; une sincère amitié la lia étroitement à Aurélie, la seule fille de ses bienfaiteurs. L'une était un peu triste, l'autre d'une gaieté folle ; l'une était la raison, l'autre la joie, elles avaient besoin l'une de l'autre pour se compléter. Les cinq petits garçons les aimaient à leur manière, ils taquinaient Aurélie et avaient presque du respect pour Ernestine.

La prospérité de la maison n'avait pas crû en même temps que la famille. Les affaires de M. Gerbaud périclitaient d'une façon sensible. Trop timide pour essayer de les relever par quelque spéculation hardie, il s'appliquait à restreindre ses achats, afin de diminuer ses dettes. Il marchait ainsi d'un pas lent, mais continu, vers la ruine. Sans avoir rien fait pour compromettre le crédit considérable dont il avait joui, il le voyait diminuer de jour en jour, et la confiance qu'il inspirait jadis s'en était allée dans une maison rivale. Aussi avait-il conçu une haine implacable contre son heureux concurrent, M. Duvrard père. Quand ce dernier s'élançait dans quelque entreprise audacieuse, M. Gerbaud ne manquait jamais de prédire sa ruine; mais toujours l'événement l'exaspérait en lui donnant un pénible démenti.

Mme Pauline Gerbaud, en voyant son mari se laisser tomber avec tant d'accablement sur sa chaise, faillit fondre en larmes, mais elle eut le courage de se contenir.

— Voyons, mon ami, lui dit-elle avec bonté, ta femme aura-t-elle donc plus de force que toi dans l'adversité ? Ayons confiance en Dieu ; il nous viendra en aide.

— Ah ! qu'il l'entende!... Car nous touchons à une heure terrible.

— Oui, celle des échéances. Envisageons-les de sang-froid. Voyons quelles sont les plus importantes et les plus prochaines?

— J'en ai beaucoup ; heureusement je puis prendre des arrangements avec quelques-uns de mes créanciers ; mais il en est deux qu'il faut que je paye d'ici à la fin du mois.

— Nous sommes aujourd'hui le 1er, peut-être aurons-nous le temps de trouver des ressources?... Nomme-moi ces deux créanciers? .. Dis .. Combien leur dois-tu?...

(La suite au prochain numéro.) HIPPOLYTE PIRON.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

C'est à juste raison que nos lectrices nous consultent sur le choix de leur parfumerie. Rien n'est plus précieux qu'un savon fin, rien n'est aussi nuisible qu'un mauvais.

Entrez à la *Corbeille fleurie*, 30, boulevard des Italiens; prenez surtout la *Pâte calliderma*que pour les mains; le *Savon au lait d'Hébé*, et le *Lait d'Hébé*, qui est une perfection comme finesse de composition.

L'*Eau de toilette* à l'oppoponax, et l'*Eau de toilette* à la violette de Parme font assaut de succès.

A l'Exposition de Vienne, c'est la maison Pinaud et Meyer qui s'est encore une fois distinguée, de même que dans toutes les Expositions internationales; elle a obtenu les deux plus hautes récompenses, qui sont : la grande médaille de progrès et la médaille de mérite.

LES MENUS DE LA SAISON

Décembre.

MENUS DE BONS PETITS DINERS DE FAMILLE

I

Potage à la parisienne.
Abatis de dinde à la chipolata.
Merlans frits.
Salade.

Ne pas oublier, pour le *potage à la parisienne*, qui est composé de poireaux coupés en filets et de pommes de terre en lames, de passer d'abord les poireaux au beurre, verser ensuite de l'eau dessus et ajouter les pommes de terre.

II

Potage au mouton.
Gigot de mouton bouilli, sauce aux câpres.
Anguille à la tartare.
Salsifis frits.

Le potage au mouton se prépare en même temps que le *gigot bouilli*. On met à cuire le gigot dans une marmite avec de l'eau, ou mieux avec du bouillon, en ajoutant la garniture en légumes d'un pot au feu ordinaire. Après quatre ou cinq heures de cuisson à feu modéré, on dégraisse le bouillon, on le passe au tamis, puis on le verse sur des croûtons desséchés au four et de l'oseille passée au beurre.

Le gigot est servi masqué d'une sauce blanche avec adjonction de câpres.

III

Potage faubonne.
Poule au riz.
Côtelettes de mouton à la purée de marron.
Mauviettes rôties.
Salade.

La purée de marrons s'obtient de marrons épluchés, rôtis, passés au beurre, cuits à petit feu avec moitié bouillon et moitié vin blanc, jusqu'à ce qu'ils s'écrasent. Ajouter beurre, sel et poivre, et servir avec des côtelettes grillées dessus. LE BARON BRISSE.

PETITE CORRESPONDANCE

Château d'A... — Le Courrier de la Mode du 23 novembre contient une description de toilette, satin noir et dentelle, qui peut vous servir. On peut mettre sur de la moire grise les même bouillonnés en tulle brodé avec une tunique en dentelle, ou des bouillonnés de gaze de Chambéry même nuance que la robe et garnis aux deux têtes d'une blonde blanche. Tunique de gaze grise garnie de blonde blanche ou de dentelle de Bruges. Nœuds et écharpe de velours noir ou de faille grise ou même de satin.

Honni soit qui mal y pense. — J'aimerais mieux broder des bandes destinées à faire les volants de la jupe et broder la tunique à *plat* sur une hauteur de 20 à 30 centimètres. Avec cette combinaison, le corsage à basques se fait en mousseline unie et se garnit de bandes brodées, moins hautes que les volants. On peut aussi ne broder que la tunique et les bandes du corsage, et les porter avec un jupon de foulard ou de taffetas de nuance claire. De toutes façons, cela ferait une fort gracieuse toilette pour jeune fille ou jeune femme. — Notre journal contient une grande quantité de bandes en broderie Renaissance qui peuvent servir pour des volants. Les voiles se portent suivant le goût de chaque personne, cependant, en hiver, on les choisit plus longs et couvrant la figure jusqu'au bas du menton. Les voiles bleus et noirs sont des voiles d'été, et je les trouve, d'ailleurs, très-peu seyants. On portera encore les coiffures élevées, au moins pour quelque temps. Les boucles en profusion sont un peu prétentieuses comme coiffure habituelle, mais charmantes le soir pour accompagner une toilette habillée. Mme Cavally ne fait que les robes dont elle fournit l'étoffe. Si vous voulez une robe de sa façon, écrivez-lui en indiquant la nuance, l'étoffe et le genre; on vous répondra en indiquant le prix, et vous serez certaine d'avoir une charmante toilette.

Une fidèle abonnée. — Pour un bébé de neuf mois la coiffure qu'il faut adopter en hiver est celle qui lui tient le plus chaud. Le chapeau en feutre blanc tout rond à bords relevés et bordés, et garni de rubans et de plumes, doit être accompagné d'un petit bonnet de dessous, orné d'une grosse ruche mêlée de pompons et encadrant bien la figure. La capote coulissée est réservée aux petites filles.

Pupendel, Lot. — Pour le nettoyage des étoffes de mérinos et d'alpaga, servez-vous du *sérico-sapo*, parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre; pour les glaces et les carreaux de croisées, employez simplement l'esprit-de-vin et un linge fin. Je vais faire, pour un prochain numéro, une liste des ouvrages demandés. Quant au mot demandé, je ne le connais pas; je suppose que c'est une traduction d'un mot languedocien, or bon nombre de mots patois n'ont pas de traduction.

RÉBUS

Explication du dernier rébus : Compilons avec goût, pillons adroitement ; c'est la devise des gens sans gêne.

PARIS. — A. BOURDILLIAT, IMPRIMEUR-GÉRANT.